

# Théories représentationnelles de l'intentionnalité perceptive et Leibhaftigkeit de l'objet dans la perception

Elisabeth Pacherie

► **To cite this version:**

Elisabeth Pacherie. Théories représentationnelles de l'intentionnalité perceptive et Leibhaftigkeit de l'objet dans la perception. Archives de Philosophie, 1995, 58, pp. 1-12. <ijn\_00000241>

**HAL Id: ijn\_00000241**

**[https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn\\_00000241](https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000241)**

Submitted on 28 Oct 2002

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pacherie, E. 1995. Théories représentationnelles de l'intentionnalité perceptive et *Leibhaftigkeit* de l'objet dans la perception. *Archives de Philosophie*, 58: 1-12.

## **Théories représentationnelles de l'intentionnalité perceptive et *Leibhaftigkeit* de l'objet dans la perception**

Elisabeth Pacherie

Séminaire d'Epistémologie Comparative

Les sciences cognitives visent à se constituer en sciences naturelles de l'esprit. Elles se proposent d'élaborer une théorie de l'esprit qui soit compatible avec le monisme matérialiste dont se réclament les sciences de la nature. Si, comme l'affirme la thèse de Brentano, l'intentionnalité est la marque du mental, la crédibilité des sciences cognitives dépend dans une large mesure du traitement qu'elles proposent du problème de l'intentionnalité. Elles doivent ou bien montrer de manière convaincante que l'intentionnalité intrinsèque est un mythe et donc un faux problème ou bien montrer qu'une théorie naturaliste de l'intentionnalité est possible. Un certain nombre de tentatives ont été faites dans la première de ces directions<sup>1</sup>. Elles visent à montrer que l'intentionnalité n'est pas un fait mais une norme qui guide notre interprétation des comportements interpersonnels. L'intentionnalité n'existerait donc que dans un lien constitutif avec une attitude interprétative. Je n'examinerai pas ici cette approche mais me limiterai à l'examen de certaines approches réalistes qui considèrent l'intentionnalité comme un fait, postulent l'existence d'état dont l'intentionnalité est indépendante de toute attitude interprétative. Dans une optique naturaliste, la tâche que se fixe un réaliste consiste à montrer comment des systèmes purement matériels peuvent avoir de tels états intentionnels.

Les approches développées en vue de la réalisation de ce programme de naturalisation ont été dans une large mesure de type représentationnel. En d'autres termes, la question de savoir comment un système matériel peut être doté d'intentionnalité a été peu ou prou ramenée à la question de savoir comment un tel système peut avoir des représentations du monde. On a pu toutefois constater ces dernières années une évolution de cette approche représentationnaliste avec une insistance beaucoup plus marquée que précédemment sur l'importance du jalon perceptif dans l'entreprise de naturalisation. Ce

---

<sup>1</sup> Voir notamment Dennett, 1981, 1987.

regain d'intérêt pour la perception s'est accompagné d'un souci plus grand des aspects subjectifs et qualitatifs de nos vécus mentaux. Les sciences cognitives ont ainsi retrouvé certaines des préoccupations centrales des phénoménologues. Mais se pose alors avec acuité la question de la capacité des sciences cognitives à rendre compte, dans une perspective naturaliste, des caractères phénoménaux de la vie mentale mis en évidence dans les descriptions éidétiques des phénoménologues.

Je m'en tiendrai ici à l'examen d'un problème particulier, récemment souligné par Bouveresse (1995), que rencontre une approche représentationnaliste de la perception: est-il ou non possible, dans une optique à la fois naturaliste et représentationnaliste, de rendre compte, d'une caractéristique que Husserl considérait comme constitutive de la perception, à savoir le fait que l'objet dans la perception est comme donné en personne (*leibhaftig*). Dans une première section, je donnerai un bref aperçu des motivations qui sont à l'origine de l'intérêt actuellement suscité dans les sciences cognitives par l'intentionnalité perceptive. La deuxième section abordera le problème de la *Leibhaftigkeit* de l'objet dans la perception et examinera les raisons pour lesquelles celle-ci peut paraître constituer une difficulté pour une approche représentationnelle de la perception. La troisième et dernière section examinera les moyens dont dispose une approche de ce genre pour résoudre ce problème.

## I

Le réalisme intentionnel s'est développé principalement dans le cadre du paradigme cognitiviste, caractérisé par son adhésion aux thèses fonctionnalistes, représentationnalistes, et computationnalistes<sup>2</sup>. Le fonctionnalisme propose une voie moyenne entre réductionnisme matérialisme et dualisme des substances. Il affirme, d'une part, qu'il y a identité entre chaque état mental particulier et un état physique particulier mais il soutient aussi, d'autre part, que les types d'état mentaux sont définis fonctionnellement, c'est-dire en vertu de leur rôle dans l'économie cognitive, de leurs liens avec d'autres états mentaux, des stimuli et des réponses comportementales. Il s'efforce ainsi de concilier deux exigences: celle du matérialisme et celle de l'autonomie de l'explication psychologique. Le cognitivisme classique est en outre représentationnaliste au sens où il postule l'existence d'états mentaux représentationnels,

---

<sup>2</sup> Parmi les principaux promoteurs de cette approche, voir Fodor (1981) et Pylyshyn (1984).

physiquement réalisés dans des états cérébraux ou dans des états physiques de systèmes matériels non biologiques. Il est enfin computationnaliste en ce qu'il considère que ces représentations mentales sont de nature symbolique et sont manipulées selon des règles formelles. Les processus mentaux sont considérés comme des calculs opérant sur des symboles en vertu de leur seule forme.

Le cognitivisme s'appuie sur les développements de la théorie des systèmes formels et de la théorie de la calculabilité pour décrire les rapports entre niveau de description cognitif ou mental et niveau de description matériel. L'élaboration dans les années 1930 d'une notion précise de système formel a montré la possibilité de construire des systèmes déductifs formels dont les opérations préservent la valeur sémantique qu'une interprétation peut indépendamment attribuer aux éléments formels du système. En d'autres termes, dans certaines limites bien connues (théorème d'incomplétude de Gödel), la syntaxe peut simuler la sémantique. La seconde articulation reliant cette fois syntaxe et physique est réalisée par "l'incarnation" du calcul inférentiel dans un calculateur matériel. Les travaux sur la calculabilité de Church et Turing ont montré qu'à chaque fonction calculable on peut faire correspondre une machine de Turing particulière, la calculant automatiquement. Autrement dit, il a été démontré qu'il est possible de modéliser les traits syntaxiques d'un système par des propriétés physiques particulières de constituants d'une machine réelle, de manière à ce que les lois de transition de la machine telles qu'elles s'expriment au niveau physique coïncident avec les règles de la syntaxe. En outre, Church et Turing ont démontré l'existence de machines de Turing dites universelles, c'est-à-dire capables d'effectuer tout calcul effectuable par une machine de Turing particulière.<sup>3</sup>

Dans ce double parallélisme, la syntaxe joue, on le voit, un rôle de médiation capital puisqu'elle permet d'associer propriétés sémantiques et propriétés matérielles d'un symbole. Il semble donc les ordinateurs en tant qu'incarnations de ces idées constituent une démonstration de ce qu'un système purement matériel peut également être un système représentationnel. On peut craindre toutefois que ce point de vue manifeste un optimisme exagéré. L'exemple de l'ordinateur montre comment il est possible de simuler des processus sémantiques par des processus formels, mais il ne permet pas de comprendre comment les symboles formels sont interprétés, comment ils peuvent renvoyer à une réalité extérieure au système. Le système n'interprète pas lui-même les symboles qu'il

---

<sup>3</sup> Pour plus de précisions sur cette double articulation, voir Andler, 1990, 1992.

manipule, ce sont le concepteur et plus tard l'utilisateur, tous deux extérieurs au système, qui projettent sur les symboles une interprétation. On voit donc difficilement comment on pourrait accorder à un système de ce genre une intentionnalité intrinsèque. Son intentionnalité apparaît comme une intentionnalité d'emprunt, dérivée de celle du concepteur et de l'utilisateur.

En bref, si le cognitivisme classique offre une solution possible au problème des rapports corps/esprit, il ne lève nullement le mystère qui pèse sur le problème de l'intentionnalité, conçu comme problème des rapports esprit/monde.<sup>4</sup> Cette faiblesse majeure du cognitivisme classique a conduit un certain nombre de philosophes à exploiter les ressources de la théorie de l'information en vue de la naturalisation de l'intentionnalité.<sup>5</sup> L'idée fondamentale qui guide cette approche est que l'information est une denrée objective que l'on peut définir en termes purement physiques et que par conséquent, si l'on réussit à définir la relation intentionnelle comme étant un type spécifique de relation informationnelle — en spécifiant en termes non-intentionnels les contraintes particulières qu'elle doit satisfaire —, on aura mené à bien la naturalisation de l'intentionnalité.

La théorie de l'information fait dépendre l'existence de relations informationnelles de celle de corrélations réglées entre les états de structures ou de systèmes. Ces corrélations réglées sont généralement, quoique non nécessairement, de type causal. De manière très schématique, on peut donc dire les idées centrales exploitées par les théories informationnelles de l'intentionnalité sont (1) qu'une relation informationnelle est la converse d'une relation causale réglée et (2) qu'une relation intentionnelle est un type spécifique de relation informationnelle. La nécessité d'énoncer des contraintes que doit satisfaire une relation informationnelle pour valoir comme relation intentionnelle tient au fait que les contenus intentionnels, à la différence des contenus simplement informationnels, manifestent des propriétés fortes d'intentionnalité et de robustesse. Un contenu intentionnel est aussi intentionnel en ce que ce qu'il représente, il le représente

---

<sup>4</sup> On peut, dans une optique solipsiste, reformuler le problème de l'intentionnalité comme problème des rapports esprit/esprit plutôt que problème des rapports esprit/monde. Mais, outre le fait que le solipsisme n'est pas l'option philosophiquement la plus satisfaisante, la mise en oeuvre de ces approches solipsistes rencontre de sérieuses difficultés. Voir par exemple, Fodor (1987, 1991) et Pacherie (1993) pour un exposé de celles-ci.

<sup>5</sup> Voir notamment Dretske (1981, 1988), Fodor (1987, 1990) pour une défense de cette approche.

d'une certaine manière, sous un certain aspect. Deux représentations qui renvoient à la même chose peuvent néanmoins différer en ce qu'elles ne la représentent pas de la même manière.<sup>6</sup> Par robustesse des contenus intentionnels, on entend le fait que le contenu intentionnel d'une pensée peut rester constant, alors même que les circonstances où cette pensée est évoquée varient considérablement. La possibilité de l'erreur, la possibilité de penser à une chose en son absence ou de penser à une chose qui n'existe pas sont autant de manifestations de cette robustesse, qui est sans équivalent sur le plan informationnel. On voit donc toute la difficulté d'un programme qui vise à définir l'intentionnalité en termes d'information, et ainsi en termes d'étiologie, tout en expliquant comment le contenu intentionnel peut être unique, constant et déterminé, alors que même l'étiologie et l'information peuvent varier considérablement.

C'est dans la mise en œuvre de ce programme que se révèle le primat de l'intentionnalité perceptive. Dans la mesure où diverses propriétés sont instanciées le long d'une chaîne causale, une théorie informationnelle se doit de préciser quel type de connexion causale elle regarde comme pertinente. Dans le cas de propriétés sémantiques conceptuelles, il est loisible de répondre que la propriété à laquelle renvoie un état intentionnel est la propriété dont nous percevons des occurrences dans les cas typiques d'occurrences de cet état. La théorie informationnelle peut donc expliquer une relation, la référence, en termes d'une autre, la perception; autrement dit, elle peut fixer le contenu sémantique par référence au contenu perceptif. L'explication qu'elle donne n'est pas circulaire dans la mesure où la relation de perception est plus primitive que la relation sémantique ainsi expliquée. Mais on aurait tort de croire que l'on a par là même donné une explication naturaliste des contenus mentaux: la relation de perception présuppose déjà l'existence de capacités représentationnelles perceptives et donc de contenus perceptifs.<sup>7</sup> Pour que le cercle intentionnel soit effectivement brisé, il faut encore que la notion d'intentionnalité perceptive soit naturalisée. Une théorie naturaliste de l'intentionnalité perceptive apparaît donc comme un enjeu-clé pour le projet des sciences cognitives.

---

<sup>6</sup> On peut distinguer, comme le fait Dretske (1981), trois ordres d'intentionnalité, correspondant, respectivement, à la capacité à signifier que F sans signifier que G, alors même que F et G sont **extensionnellement** équivalents, alors même que tous les F sont G en vertu d'une **loi de nature**, alors même qu'il est **analytiquement nécessaire** que tous les F soient G.

<sup>7</sup> Pour un examen plus détaillé de ces difficultés, cf. McGinn (1989).

## II

Le regain d'intérêt que connaît depuis quelques années la question la perception en philosophie de l'esprit est lié à la prise de conscience du rôle-clé jouée par celle-ci dans la relation esprit-monde, prise de conscience sans doute retardée, comme le souligne Bouveresse (1995: 27), par la priorité accordée pendant longtemps à la philosophie du langage. Il faut y ajouter un souci plus marqué des questions soulevées par les dimensions qualitatives de la vie mentale. Celles-ci ont été pendant longtemps largement négligées par les sciences cognitives, au profit des aspects purement cognitifs du mental, avec, dans certains quartiers, l'espoir qu'elles se dissoudraient d'elles-mêmes avec l'avancée des recherches. Or, il est apparu que ces dimensions qualitatives ne se laissaient ni éliminer, ni traiter en épiphénomènes. Des phénomènes tels que le *blindsight* suggèrent par exemple que la conscience perceptive joue un rôle important dans notre vie cognitive.<sup>8</sup> La perception se trouve ainsi à la croisée des chemins, puisque d'une part, c'est sur le traitement de l'intentionnalité perceptive que repose en fin de compte le programme de naturalisation de l'intentionnalité et que, d'autre part, l'expérience perceptive constitue une manifestation paradigmatique des dimensions phénoménales et qualitatives de la vie mentale. Une théorie de la perception semble donc être le lieu où le divorce entre traitement des aspects cognitifs et traitement des aspects qualitatifs et phénoménaux du mental est le moins admissible. Il importe par conséquent de se demander si le maintien d'une approche informationnelle et représentationnelle de l'intentionnalité perceptive ne contribue pas à prolonger ce scandaleux divorce. J'examinerai ici un aspect unique mais essentiel de cette question, récemment discuté par Bouveresse.

Bouveresse (1995) relève que Husserl a exprimé un fait premier de la perception à travers ce qu'il appelle la *Leibhaftigkeit*. Husserl utilise ce terme pour désigner la forme très spécifique de rapport à l'objet qui s'établit dans la perception. Il en donne la description suivante: "L'objet dans la perception est là comme en personne (*als*

---

<sup>8</sup> Dans le phénomène du *blindsight*, des sujets qui nient fermement (et sincèrement) avoir la moindre expérience visuelle consciente, sont néanmoins capables, sous certaines conditions, de comportements qui indiquent qu'ils ont traité une partie de l'information visuelle présentée. Ces sujets sont toutefois extrêmement handicapés dans la vie courante, puisque, ne sachant pas qu'ils possèdent des informations visuelles, ils ne produisent pas spontanément de comportements qui supposent l'exploitation de ces informations. Pour plus de précisions sur ce phénomène, voir Weizkrantz (1986).

*leibhafter*), il est là, pour dire les choses de façon encore plus exacte, comme présent actuellement, comme donné lui-même dans le présent actuel. Dans l'imagination, l'objet n'est pas là sur le mode du donné en personne, de la réalité, de la présence actuelle. Il est assurément devant nos yeux, mais comme un objet qui n'est pas donné actuellement maintenant; il peut éventuellement être pensé comme un maintenant ou comme une chose simultanée avec le maintenant actuel, mais ce maintenant est un maintenant pensé et non le maintenant qui appartient à l'être-donné en personne, au présent de la perception" (1907: 14-15). Bouveresse se demande si ce contraste mis en évidence par Husserl entre la situation dans laquelle un objet est perçu et celle dans laquelle il est simplement représenté (y compris représenté comme donné ici et maintenant) n'est pas de nature à jeter le doute sur le bien-fondé d'approches représentationnelles de la perception. De telles théories sauraient difficilement rendre compte de la *Leibhaftigkeit* de l'objet de la perception, suggère Bouveresse, qui exprime ainsi son inquiétude: "Si, comme on peut le supposer, notre idée de la représentation mentale est inspirée de celle de l'image matérielle dans laquelle l'objet représenté ne nous est pas donné en personne et ce qui nous est donné en personne n'est pas l'objet lui-même, il est peu probable que nous puissions arriver de cette façon à une théorie satisfaisante de ce que c'est que percevoir un objet" (1995: 54). On notera tout d'abord, avec Bouveresse, que le fait que la perception semble immédiate ne signifie pas qu'elle le soit, ce qui a pour corollaire immédiat qu'expliquer pourquoi la perception nous semble immédiate ne revient pas à montrer qu'elle l'est effectivement. La morale de ceci est qu'une théorie de la perception ne saurait être adéquate si elle n'explique pas pourquoi la perception nous *semble* immédiate, autrement dit pourquoi elle a cette propriété phénoménale d'immédiateté, mais non qu'elle ne saurait être adéquate si elle n'explique pas comment la perception peut *être* immédiate. L'inquiétude de Bouveresse concerne donc la capacité d'une théorie représentationnelle de la perception à rendre compte de cette apparence subjective d'immédiateté et a, me semble-t-il, des motivations plus profondes que le simple fait qu'une théorie de ce genre fasse intervenir des médiations: c'est la nature représentationnelle des médiations postulées qui fait difficulté.

Il faut, à mon sens, distinguer ici deux problèmes. Le premier concerne la pertinence de l'analogie entre représentation mentale et image matérielle. Cette analogie a le défaut d'évoquer immédiatement l'idée d'un œil interne contemplant la représentation produite et produisant à son tour une nouvelle représentation, ce qui conduit à la régression à

l'infini bien connue. Une première réponse consisterai à dire que cette analogie est mal venue, que, certes, pour percevoir, il faut construire des représentations, mais qu'une fois celles-ci construites, on les a et l'on n'a pas à les percevoir. Bouveresse voit dans cette réponse un tour de passe-passe suspect, consistant à régler le problème au prix, modeste, d'une réforme linguistique. Il s'agit effectivement d'une solution purement verbale, tant que l'on n'a pas clairement défini une notion de représentation mentale qui se démarque de l'analogie avec l'image matérielle en mettant fin à la dualité qu'elle implique entre la représentation et le spectateur. Il me semble toutefois que ce problème n'est pas le plus aigu. Les théoriciens des représentations mentales, y compris des représentations perceptives, sont suffisamment prévenus des dangers du sophisme de l'homoncule pour tenter au mieux de s'en garder et les systèmes computationnels qui inspirent leurs modèles ont au moins pour mérite de nous montrer comment on peut faire l'économie de tels homoncules.

Le second problème, plus sérieux, posé par une approche représentationnelle de la perception est que les représentations en général ne présentent pas ce caractère d'immédiateté associé à la perception. On notera que l'absence de cette caractéristique est très générale et tout à fait indépendante de l'analogie avec une image matérielle. Les représentations mentales symboliques qui, dans les modèles cognitivistes classiques, sont le support des contenus de croyances et de désirs, sont d'inspiration linguistique plutôt qu'imagistique et sont parfaitement étrangères à l'idée d'immédiateté. Il est certes possible, en opérant précisément une distinction entre représentations de format imagistique et représentations de format quasi-linguistique, ou encore en distinguant représentations sensorielles et représentations conceptuelles, de marquer une distinction entre des attitudes cognitives telles que désirs, croyances, ou intentions — souvent appelées attitudes propositionnelles ou phrastiques — et des attitudes telles que la perception, l'imagination ou certaines formes imagées de souvenirs. Mais, en revanche, ce type de distinctions ne permet pas de rendre compte de la différence entre perceptions, images ou souvenirs imagés qui semblent avoir en commun un caractère imagistique. La question la plus pressante qui se pose par conséquent à une théorie représentationnelle de la perception est de savoir s'il est possible, alors même que les représentations en général ne nous donnent pas leur objet comme immédiatement présent, d'énoncer un ensemble de contraintes spécifiques telles que les représentations qui les satisfont se trouvent par là même avoir la capacité de présenter leur objet sur le mode du donné en personne.

### III

Je voudrais suggérer que, vis-à-vis du problème de la *Leibhaftigkeit*, la position d'une théorie représentationnelle de la perception n'est peut-être pas désespérée, pour autant qu'est prise en compte la dimension temporelle de la perception et qu'on ne procède pas à l'abstraction réductrice consistant à considérer une perception comme quelque chose de statique, réduction à laquelle conduit précisément l'analogie avec l'image matérielle<sup>9</sup>. L'idée qu'il me semble intéressant d'exploiter est donc que la perception se caractérise à la fois une structure simultanée statique et une structure temporelle dynamique, qu'il existe un lien étroit entre la *Leibhaftigkeit* de l'objet dans la perception et la dynamique temporelle de celle-ci, la nature quasi-charnelle de notre lien perceptif à l'objet se manifestant principalement au travers des enchaînements perceptifs.

Je voudrais donc suggérer que ce qui caractérise la perception et la distingue d'autres modes cognitifs est qu'elle manifeste cette structure temporelle d'enchaînements dont la dynamique est sous la double dépendance de l'objet et de l'activité d'exploration perceptive. L'objet nous est bien donné "en chair et en os" précisément parce que le flux réglé des transformations perceptives constitue une mise à l'épreuve de sa présence. En gros, dans la perception l'objet est là "comme en personne" (1) parce la dynamique temporelle des enchaînements de moments perceptifs n'est pas entièrement sous la dépendance de celui qui perçoit, (2) parce que ce qui est sous sa dépendance est corrélé à son activité perceptivo-motrice<sup>10</sup>, autrement dit à une exploration perceptive active de la scène perceptive, et (3) parce que ce qui dans cette dynamique n'est pas sous son contrôle présente néanmoins un caractère réglé. Ces trois conditions prises conjointement semblent bien être distinctives de la perception puisque, dans les autres modes cognitifs, elles ne

---

<sup>9</sup> C'est principalement à Gibson (1966, 1979) que l'on doit d'avoir mis en évidence l'importance de cette dimension dynamique de la perception. Cette idée est également très présente chez certains des continuateurs des travaux de Marr, voir Petitot (1990) pour plus de précisions.

<sup>10</sup> Par activité perceptivo-motrice, j'entends ici l'activité motrice en tant qu'elle a pour effet de modifier le flux des informations sensorielles. Les effets sur la perception de cette activité peuvent être plus ou moins marqués. Ainsi, généralement, tourner la tête a un effet marqué sur le flux des informations visuelles, ce qui n'est pas le cas, par exemple, du fait de plier les doigts. En outre, le changement du flux informationnel peut-être un effet secondaire d'une activité motrice dirigée vers un autre but ou être au contraire l'effet recherché pour lui-même de l'activité motrice, correspondant alors à ce que Gibson (1966) appelle l'exploration perceptivo-motrice.

sont pas simultanément satisfaites. En particulier, dans ces autres modes, la corrélation avec l'activité motrice fait défaut. Je peux, par exemple, fermer les yeux, m'imaginer un cube, je peux même m'imaginer faisant le tour de cube; je peux, pendant cet exercice, tourner la tête et me mouvoir de diverses façons, mais mes mouvements ne seront pas, sauf coïncidence ou volonté délibérée, corrélés avec la suite des images du cube dont je m'imagine faire le tour.

Il semble donc à première vue possible de rendre compte de la *Leibhaftigkeit* de l'objet de la perception dans le cadre d'une théorie représentationnelle de l'expérience perceptive, à condition de faire intervenir une notion plus riche de représentation. Autrement dit, cela semble possible à condition, tout d'abord, que la notion de représentation utilisée recouvre à la fois les propriétés sensorielles prises dans les termes statiques dans lesquels on les considère traditionnellement et les propriétés sensorielles prises en un sens dynamique. On notera qu'il faut entendre par représentation sensorielle dynamique non pas simplement une succession de représentations sensorielles statiques, mais une représentation des relations entre représentations statiques successives. Les représentations dynamiques ont donc un ordre de complexité supérieur aux représentations sensorielles statiques et supposent l'existence de mécanismes représentationnels plus élaborés, capables d'extraire les relations entre moments représentationnels. Mais si cette condition est nécessaire, elle n'est pas encore suffisante. Si l'esquisse d'analyse de la *Leibhaftigkeit* proposée plus haut est juste, il faut encore que l'organisme considéré soit en mesure de discriminer parmi ces relations celles qui sont sous sa dépendance et celles qui ne le sont pas. Il faut donc qu'intervienne un mécanisme supplémentaire, susceptible d'opérer cette discrimination, en extrayant les corrélations entre propriétés dynamiques de l'expérience perceptive et activité motrice de l'organisme. Or cette discrimination a pour résultat de distinguer l'objet et la modalité selon laquelle il est donné. L'objet se donne en chair et en os, à travers ces relations entre moments perceptifs dont les variations ne sont pas sous la seule dépendance des activités motrices de l'observateur, mais, réciproquement, les modalités perceptives se distinguent par les types de corrélations qu'elles manifestent entre propriétés dynamiques et activité perceptivo-motrice de l'organisme. En d'autres termes, les enchaînements perceptifs possibles dans une expérience sont soumis à des contraintes liées à la fois à la nature de l'objet dont nous avons l'expérience et à la nature de la modalité par laquelle nous sommes reliés à l'objet et des activités motrices liées à cette

modalité. Chaque modalité perceptive a ses propres modes exploratoires qui conditionnent la nature des enchaînements perceptifs possibles ou typiques dans cette modalité.

A supposer que l'esquisse d'explication de la *Leibhaftigkeit* de la perception que je viens d'avancer aille en gros dans la bonne direction, cette propriété ne constitue peut-être pas un obstacle insurmontable pour une théorie représentationnelle de l'expérience perceptive. On aura toutefois noté que l'explication que je propose, loin de minorer le rôle joué par les capacités représentationnelles dans l'explication de la *Leibhaftigkeit*, demande au contraire l'intervention de mécanismes représentationnels d'ordre supérieur. Ceci a pour corollaire que la *Leibhaftigkeit* n'est sans doute pas le fait premier de toute perception, mais au contraire la marque distinctive de formes très évoluées de perception. Des organismes dotés de capacités perceptives relativement primitives, directement couplées à des réponses comportementales, ont une expérience sans doute plus proche de celle des sujets atteints de blindsight que de l'expérience consistant à éprouver la *Leibhaftigkeit* de l'objet perçu. Ces organismes font ce qu'ils font sans savoir pourquoi. Ce serait donc sans doute céder à une illusion que de croire qu'il faut, pour rendre compte de la *Leibhaftigkeit* de l'objet dans la perception, resserrer les liens entre perception et action au détriment d'intermédiaires représentationnels.

## **Bibliographie**

- ANDLER, D. (éd.), 1992, *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Folio essais.
- ANDLER, D., 1987, "Progrès en situation d'incertitude", *Le Débat*, 47, pp. 5-25.
- BOUVERESSE, J., 1995, *Langage, perception et réalité*, Vol. I, Paris: Editions Jacqueline Chambon.
- DENNETT, D., 1981, *Brainstorms*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- DENNETT, D., 1987, *The intentional Stance*, Cambridge, Mass.: MIT Press, trad. fr. de P. Engel, *La stratégie de l'interprète*, Paris: Gallimard, 1990
- DRETSKE, F., 1981, *Knowledge and the Flow of Information*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- DRETSKE, F., 1988, *Explaining Behaviour*, Cambridge, Mass.: MIT Press.

- FODOR, J. A., 1981, *Representations*, Brighton: Harvester Press.
- FODOR, J. A., 1987, *Psychosemantics*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- FODOR, J. A., 1990, *A Theory of Content*, Cambridge, Mass.: Bradford Book.
- GIBSON, J. J., 1966, *The Senses Considered as Perceptual Systems*, Boston: Houghton-Mifflin.
- GIBSON, J. J., 1979, *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston: Houghton-Mifflin.
- HUSSERL, E., 1907, *Ding und Raum, Vorlesungen 1907*, texte édité par K.-H. Hahnengress & S. Ropic, Hamburg, Felix Meiner, 1991; trad. fr. de J.-F. Lavigne, *Chose et Espace*, Paris, PUF, 1989.
- MCGINN, C., 1989, *Mental Content*, Cambridge, Mass.: Basic Blackwell.
- PACHERIE, E., 1993, *Naturaliser l'intentionnalité*, Paris: PUF.
- PETITOT, J., 1990, "Le Physique, le Morphologique, le Symbolique, Remarques sur la Vision", *Revue de Synthèse*, IV, 1-2, pp. 139-183.
- PYLYSHYN, Z. W., 1984, *Computation and Cognition*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- WEIZKRANTZ, L., 1986, *Blindsight: a case study and implications*, Oxford: Oxford University press.